Document generated on 06/03/2025 1:12 p.m.

Ciné-Bulles

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Les temps de l'innocence?

Sous la direction d'Éric FALARDEAU et Simon LAPERRIÈRE. *Bleu Nuit – Histoire d'une cinéphilie nocturne*, Québec, Somme toute, 2014, 339 p.

Jean-Philippe Gravel

Volume 33, Number 3, Summer 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/78304ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gravel, J.-P. (2015). Review of [Les temps de l'innocence? / Sous la direction d'Éric FALARDEAU et Simon LAPERRIÈRE. *Bleu Nuit – Histoire d'une cinéphilie nocturne*, Québec, Somme toute, 2014, 339 p.] *Ciné-Bulles*, *33*(3), 54–54.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sous la direction d'Éric FALARDEAU et Simon LAPERRIÈRE. *Bleu Nuit – Histoire d'une cinéphilie nocturne*, Québec, Somme toute, 2014, 339 p.

Les temps de l'innocence?

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

De 1986 à 2007, à un rythme mensuel qui deviendra vite hebdomadaire en raison de son succès (soit chaque samedi en fin de soirée), le défunt réseau de Télévision Quatre Saisons (TQS) présentait à son antenne des films érotiques *soft* — ou, comme le dit la bannière, « comportant des scènes de nudité pouvant offenser certains téléspectateurs. » Des films souvent qualifiés de « pauvres » par Médiafilm (obtenant en moyenne la cote de 6), pour cause de « scénarios prétextes à des scènes érotiques »...

Les usagers d'Internet appartiennent encore au ministère de la Défense, les films XXX sont tenus sous scellés dans les clubs vidéo ou restent la chasse gardée des réseaux payants et faire mainmise sur une copie de Playboy ou de Penthouse de la collection de papa relève de l'exploit. Mais pourvu que l'on eût su se glisser imperceptiblement jusqu'au sous-sol sans réveiller les parents qui dorment, que l'on syntonise TQS à 23 h 30 en ajustant le volume au plus bas niveau possible, et voilà soudain que les transports et les mystères de la vie sexuelle active, dont nous ressentions l'appel empressé et anxieux, dévoilaient enfin certains de leurs secrets. Nus artistiques et sexualité simulée sous trame scénaristique mettant en scène quantité d'héroïnes épanouies dans l'amour libre (et parfois un héros dépravé ou deux) : tel fut le synopsis d'une partie de notre éducation sexuelle.

L'emploi du « nous » ici n'est pas innocent. La lecture de *Bleu Nuit – Histoire d'une cinéphilie nocturne*, ouvrage collectif fort bien fait réunissant les contributions d'une quasi-trentaine de collaborateurs, comprend assez de témoignages pour attester l'incroyable constance de ce rituel clandestin accompli seul ou avec d'autres. On en vient à penser qu'une « génération *Bleu Nuit* » est née des cendres de la « génération Passe-Partout » sitôt qu'elle eut atteint l'adolescence. Quelque chose comme les derniers des Mohicans dont l'imaginaire érotique n'a pu se frotter à la déferlante explicite et abaissante de la cyberpornographie.

Or, *Bleu Nuit* le livre est loin de se limiter à l'exercice de la trouble nostalgie. S'appuyant sur une solide documentation, quelques entrevues, des essais consistants, une bonne quantité de critiques et quelques études, la mosaïque de son contenu raconte aussi un chapitre fascinant de l'histoire de notre télévision (l'invention et l'essor de TQS, qui se targuait et a souvent réussi, pour le meilleur et le pire, à ne rien faire comme les autres), ainsi que d'un sous-genre du cinéma (le « film de fesses », pas de « cul ») qui connut ses heures fastes dans les décennies 1970 et 1980. Et je suis tenté aujourd'hui d'ajouter qu'il aborde aussi par la bande un chapitre inconnu de l'histoire de la télévision éducative.

Il est certain que tout n'a pas été rose dans les 20 ans (1986 à 2007) du règne de *Bleu Nuit*, où les reprises étaient nombreuses, le contenu en scènes de nudité parfois famélique et la qualité de certains films en deçà de toute valeur de rachat (**L'Émir préfère les blondes** et autres « comédies désolantes françaises », selon l'expression de Christophe Bier). Mais ce qui surprend à la lecture est que l'on en vienne aussi à lui reconnaître des vertus.

Un moment significatif survient dans une entrevue du « Grand Manitou » de TQS, Guy Fournier, qui a quitté son poste en 1987 pour cause de différence de vues. Ce dernier raconte avoir été déterminé à ne pas diffuser d'émissions violentes à son antenne, et qu'il ne doutait pas que sa programmation de « films érotiques légers » du samedi soir attirerait un public adolescent. « Je considérais que c'était moins dommageable d'être sexuellement audacieux que de l'être sur le plan de la violence. » Au fil des essais, on en vient à sentir une pointe de nostalgie à penser que l'imaginaire érotique d'une génération de téléspectateurs se fut en partie formé en fréquentant des héroïnes libérées qui, souvent, présentaient des figures positives et émancipées, dans les limites de leurs scénarios « prétextes à des scènes de nudité ». À l'exception d'un titre comme **Raspoutine**, superproduction aux intonations fortement sexistes (et dont les débauches choquèrent, même expurgées de leurs plans les plus explicites), la programmation de *Bleu Nuit* a maintes fois célébré l'émancipation de l'amour libre entre personnes, hommes et femmes, maîtres de leurs désirs et de leur destin.

Nous savons qu'il existe de pires écoles que celles-là. La sensibilité érotique s'apprend aujourd'hui bien moins avec le film érotique *soft* qu'envers et contre une pornographie trop souvent abaissante, dont l'accessibilité est devenue pandémique. De quoi tomber dans ce que Samuel Archibald appelle la « nostalgie du *softcore* » dans une postface digne de faire date dans le champ de la réflexion et de l'essai sur notre rapport à ces images de sexe prêt-à-porter qui nous gouvernent — plus disponibles et consommées que jamais, et trop peu débattues encore.